

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 31 (1893)
Heft: 22

Artikel: Le cheval de Kosciusko
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-193658>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 03.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

ches. Il fit sortir la jument de l'écurie où elle avait passé la nuit, et lui mit la bride sur le col dans l'espoir que cet animal, guidé par l'habitude, irait naturellement à la maison de son maître. Il laissa donc la pauvre bête, qui était à jeun, errer en liberté dans les rues de Londres et la suivit. Mais il lui avait supposé plus d'instinct qu'elle n'en avait : longtemps elle se promena à droite, à gauche, faisant mille tours et détours, sans but, sans direction, s'arrêtant quelques fois, puis reprenant sa course en sens contraire. Toby désespéra. « Mon voleur, pensa-t-il, n'a jamais demeuré à Londres. Quelle folie à moi, au lieu de prévenir les magistrats quand il en était temps encore, d'avoir été me fier à l'allure vagabonde de ce triste animal. »

Il fut interrompu dans ces réflexions par les cris de quelques enfants qui avaient failli être écrasés par sa jument ; tout à l'heure si pacifique, elle venait de prendre le galop.

— Arrête ! arrête ! s'écria-t-on de toutes parts.

— N'arrêtez pas ! criait le quaker... Au nom du ciel, ne l'arrêtez pas !

Et, suivant de l'œil avec anxiété la course de l'animal, il le vit entrer rapidement sous la porte entr'ouverte d'un hôtel du faubourg.

— C'est ici ! pensa le quaker en levant les yeux au ciel pour remercier la Providence.

Effectivement, en passant devant la maison, il aperçut dans la cour un domestique qui flattait la pauvre bête et la conduisait à l'écurie.

— Alors il demanda au premier venu le nom du propriétaire de cet hôtel.

— Eh quoi ! lui répondit-on, n'êtes-vous jamais venu dans ce quartier pour ignorer que cette demeure est celle du riche marchand de Weresford.

Le quaker resta pétrifié.

— Weresford, répéta le voisin qui crut qu'on l'avait mal entendu ; vous savez bien, cet homme qui a fait une fortune si rapide.

— Merci, mon ami, merci, répondit Toby.

Il ne pouvait revenir de sa stupeur.

— Weresford, le père d'Edward, un homme considéré, lui mon voleur !

Il se croyait le jouet d'un rêve et voulait rentrer chez lui. Cependant plusieurs exemples lui revinrent en mémoire de gens très considérables affiliés à des bandes de malfaiteurs ; puis cette fortune dont la source était incertaine, puis cette jument qui semblait rentrer chez son maître... Toby résolut d'approfondir ce mystère.

Il entra résolument dans la cour de l'hôtel et demanda à parler au propriétaire. Celui-ci était encore couché, quoi qu'il fût près de midi. Nouvel indice d'une nuit de fatigues. Le quaker insista pour être introduit, et bientôt il se trouva dans la chambre à coucher de Weresford. Celui-ci ne faisait que de s'éveiller, se frotta les yeux et demanda avec un peu d'humeur. — Qui êtes-vous, monsieur, que me voulez-vous ?

Ce son de voix réveilla les souvenirs de Toby et acheva de le convaincre. Il approcha tranquillement une chaise et s'installa près du lit, le chapeau sur la tête.

— Vous restez couvert ! s'écria le marchand tout surpris.

— Je suis quaker, répondit l'autre avec beaucoup de calme, et tu sais que tel est notre usage.

Au mot de quaker, Weresford se dressa

sur son séant et envisagea le visiteur. Il le reconnut sans doute, car il pâlit.

— Eh bien, demanda-t-il en balbutiant, quel est... s'il vous plaît... le... le... sujet qui vous amène ?

— Je te demande pardon de me montrer si pressé, répondit Toby, mais entre amis on ne se gêne pas, et je viens sans façon te redemander la montre que tu m'as empruntée hier.

— La... montre !

— J'y tiens beaucoup : c'était celle de ma pauvre femme, et je ne saurais m'en passer. Mon beau-frère l'alderman ne me pardonnerait pas de m'être défilé pour un seul jour d'un bijou qui me rappelle sa sœur.

Le nom d'alderman parut faire quelque impression sur Weresford. Sans attendre sa réponse, Toby continua :

— Tu me ferais plaisir de me rendre aussi les dix guinées que je t'ai prêtées en même temps. Cependant, si tu en as besoin, je consens à te les laisser pour quelque temps, à condition que tu me feras un reçu.

Le flegme du quaker déconcerta tellement l'ancien marchand qu'il n'osa nier la possession des objets volés ; mais, ne voulant pas non plus l'avouer, il hésitait à répondre lorsque Toby ajouta :

— Je viens te faire part du prochain mariage de ma fille Mary. J'avais mis en réserve une somme de deux cents livres sterling pour le trousseau de la fiancée, mais il m'est arrivé un accident : hier au soir, sur la route de Londres, j'ai été complètement dévalisé ; de sorte que je viens te prier de donner à ton fils une dot que sans cela je ne t'aurais pas demandée.

— Mon fils !

— Eh ! oui : ne sais-tu pas qu'il est amoureux de Mary, et que c'est lui qui doit l'épouser.

— Edward ! s'écria le marchand en se jetant au bas du lit.

— Edward Weresford, répliqua doucement le quaker en humant une prise de tabac. Voyons, fais quelque chose pour lui. Je voudrais bien, poursuivit-il avec intention, qu'il ne sût rien de ce qui s'est passé cette nuit, et, si tu ne fournis pas la somme que j'avais promise, il faudra bien que je lui dise comment je l'ai perdue.

Weresford courut vers un meuble, en tira une cassette à triple serrure, l'ouvrit, et remit successivement à Toby sa bourse, sa montre et son sac d'argent.

— Fort bien, dit le quaker en les recevant ; je vois que j'ai eu raison de compter sur toi.

— Est-ce tout ce que tu veux ? demanda le marchand d'un ton brusque.

— Non pas : j'exige encore quelque chose de ton amitié.

— Parle.

— Tu déshériteras ton fils.

— Comment ?

— Tu le déshériteras, je ne veux pas qu'on puisse dire que j'ai spéculé sur ta fortune.

En achevant ces mots le quaker sortit de la chambre.

— Non, murmurait-il tout bas quand il se trouva seul, les enfants ne sont pas solidaires des fautes de leurs pères. Mary épousera le fils de cet homme, mais toucher à de l'argent volé, jamais !

Quand il fut dans la cour :

— Hé ! mon cher ami, cria-t-il à Weresford

qui s'était mis à la fenêtre, je t'ai ramené ta jument : fais-moi donc rendre mon cheval.

Quelques minutes après, Toby, bien monté, portant en croupe son sac d'argent, muni de sa montre et de sa bourse, regagnait sa demeure au petit trot.

— Je viens de rendre ma visite de noce à ton père, dit-il à Edward qu'il trouva en entrant chez lui ; je crois que nous nous accorderons.

Deux heures après Weresford arriva dans la maison de Toby, et le prit à part :

— Honnête quaker, lui dit-il, vos procédés m'ont touché jusqu'au fond de l'âme. Vous pouviez me déshonorer, déshonorer mon fils, me perdre à ses yeux et faire son malheur en lui refusant votre fille ; vous avez agi en homme de tête et de cœur. Je ne veux plus rougir devant vous. Prenez ces papiers. Adieu, vous ne me reverrez plus.

Et il sortit.

Le quaker, resté seul, ouvrit les papiers, c'étaient d'abord des effets pour des valeurs considérables sur les premiers banquiers de Londres. Puis une liste où figuraient une grande quantité de noms, et à côté de chaque nom le chiffre d'une somme plus ou moins forte. Un billet y était joint où le quaker lut ce qui suit :

» Ces noms sont ceux de gens qui ont été » volés ; les chiffres sont ceux des sommes » qui doivent être restituées ; touchez l'argent chez les banquiers comme pour me le » faire passer à l'étranger, puis faites vous-même les restitutions en secret. Ce qui me » restera sera ma fortune légitime, et votre » fille pourra un jour accepter mon héritage. »

Le lendemain Weresford avait quitté Londres, et tout le monde assurait qu'il était allé dépenser ses revenus en France.

Le jour du mariage d'Edward et de Mary le quaker réunit une société de joyeux amis parmi lesquels on remarquait nombre de gens enchantés des procédés des voleurs de Londres qui, par l'entremise de Toby, leur avaient fait rendre le capital perdu avec les intérêts.

FIN

Le cheval de Kosciusko. — Kosciusko, le héros polonais exilé, habita Soleure assez longtemps. Un jour il voulut faire cadeau à un ecclésiastique des environs de quelques bouteilles d'excellent vin. Comme il désirait éviter les remerciements d'usage, il chargea de la commission un jeune homme appelé Zeltner, auquel il confia pour cela le cheval qu'il montait d'habitude. A son retour, Zeltner se rend chez Kosciusko.

« Une autre fois, lui dit-il, ne me donnez pas votre cheval, si vous ne voulez également me prêter votre bourse. »

— Pourquoi donc, demanda Kosciusko ?

— Chaque fois que, sur la route, un pauvre homme tire son chapeau et demande l'aumône, l'animal s'arrête court. Impossible de le faire avancer avant que le malheureux ait reçu quelque chose. Or moi qui n'avais pas un sou, je n'ai trouvé d'autre moyen que celui de faire le geste d'un homme qui donne

l'aumône. Alors seulement votre cheval consentait à reprendre le pas.

Galimatias. — Une fabrique de faux, à Vienne (Autriche), adresse aux agriculteurs une circulaire leur recommandant ses produits, et dans laquelle est cité le passage suivant d'un journal de Budapest, qui a parlé avec éloges de cette fabrique. La traduction est vraiment un petit chef-d'œuvre du genre. La voici :

« Nous voyons dans la maison Münzer et Cie, envoi de faux dans toutes les directions du monde, une fabrique, quelle offre à ses clientes toutes les garanties de réellité et d'un travail solid. Cette maison se réjouit d'une renommée très-remarquable dans toutes les places commerciales à quelle elle entretient la relation vigoureuse en conséquence de sa coulance de sa servante solide. La direction de la maison nommée est située dans les mains des frères Docteur L. et D. Münzer qui obtiennent leur métier avec une zèle non las et avec une honnêteté très-grande. Nous avons déjà dit plus qu'il soit agréable cette maison modeste et nous recommandons cette maison à tous les cultivateurs de tout cœur. »

Telle demande, telle réponse.

Par les temps orageux, où les variations atmosphériques influent d'une façon toute particulière sur le système nerveux, il y a de bien jolies expériences à faire pour les amateurs de phénomènes moraux.

En voici une entre mille.

On sait l'admirable faculté qu'ont les femmes d'entendre sans écouter et de répondre moins aux paroles qu'on leur adresse qu'au ton dans lequel elles ont été dites. Il s'agit donc pour l'expérimentateur de faire faire à une femme la réponse qu'il désire.

Qu'il dise avec sollicitude :

— Est-ce que vous êtes souffrante ?

La femme entreverra une lueur d'intérêt, qu'elle récompensera d'un :

— J'ai un peu de migraine.

Qu'au contraire il dise, d'un ton rude :

— Vous n'êtes pas malade ?

La femme comprendra l'absence de plainte et répondra résolument :

— Moi ? Ah ! par exemple !

L'expérience peut se renouveler à l'infini, même quand le temps n'est pas à l'orage.

Grande Kermesse.

La promenade de Derrière-Bourg a repris ses habits de fête pour la **Grande kermesse** donnée aujourd'hui 3, dimanche 4 et lundi 5 juin, par la société de chant **l'Orphéon de Lausanne**, dirigée par M. le professeur Gerber.

L'Orphéon s'est assuré l'aimable concours de l'*Union Instrumentale*, de l'*Harmonie*, de la *Fanfare lausannoise* et de l'*Orchestre de la Ville*, ainsi que celui de nos deux vaillantes

sociétés de gymnastique, la *Section bourgeoise* et les *Amis-gymnastes*.

Chaque jour, *Concert vocal et instrumental*. *Jeux divers*, petits chevaux, fléchettes, tir au flobert, mât de cocagne, carrousel, etc.

Grand café concert, dont on dit merveille. — *Bal*, chaque soir, dès 8 heures, sur un plancher de 400 mètres carrés. — Cantine et buffet.

Tombola : 1 lot de 500 fr., 1 de 300, 1 de 200, 1 de 100, 1 de 50, 1 de 30, 20 lots de 10 fr. et 24 de 5 fr. — Le 20 % de la recette de cette tombola sera affecté à des œuvres de bienfaisance.

Prix d'entrée : 30 cent. par personne, 20 cent. pour les enfants.

Problème de samedi. — Ont répondu juste : MM. Duchod, Paris; Jayet, Sandmeyer, Rohrbach, Genet, café Vaudois, Lausanne; Bastian, Forel; Jost, Brevine; Fouvy, Vevey; Loew, Neuchâtel; Payot, Bex; Lœtscher, Gueuroz; Ogiz, Orbe; Koffel, Bulle; A. Robert, Ch.-de-Fonds; Fillietaz, Perroy; Braillard, Verrières; J. Bær, Bière; Grisel, Moudon; Perrochon, Bogis-Bossey; Mayor, Echallens; Jacot, Ch.-de-Fonds; Café Bavaud, Yverdon; Châtelain, Dufour, Monnier, Rosset, Genève; Rochat, aux Brenets. — La prime est échue à M. Perrochon, à Bogis-Bossey.

Boutades.

Un pédagogue, sourd comme un pot, fatigue, depuis une demi-heure, ses élèves pour obtenir d'eux la vraie signification d'un mot. Les élèves, malgré toute leur bonne volonté, ne parviennent pas à le satisfaire. Et comme il continue à les accabler de questions, l'un d'eux, impatienté, lui répond à demi-voix :

— Tais-toi, vieille cruche.

Le maître se penche vers lui, tend l'oreille en disant :

— Ah ! je crois que vous avez trouvé le mot juste, mais je n'ai cependant pas très bien entendu.

Un Parisien entrant l'autre jour, par hasard, dans un restaurant où il n'a pas l'habitude d'aller, croit reconnaître le patron qui fut un de ceux qui écorchèrent le plus indignement les clients à l'Exposition de 1889.

— C'est bien vous, lui dit-il, qui aviez le restaurant X... au Champ-de-Mars ?

— Oui, monsieur.

— Vous avez dû gagner là énormément d'argent.

— Enormément !... mais si vous saviez combien il m'a été pénible de m'entendre traiter de filou pendant six mois !...

Le prince de L... arrive dans un hôtel d'une localité des bords du Rhin, avec un touriste anglais dont il avait fait, depuis quelques jours, son compagnon de voyage.

On leur présente le registre sur lequel ils avaient à inscrire leurs noms.

Le prince prend la plume le premier

et inscrit tranquillement le nom de son compagnon, en lui disant tout bas : « Cela ne vous fait rien, hein ? je désire garder l'incognito. »

— Absolument rien, fit l'Anglais ; je comptais précisément agir de même.

Et il écrit sur le registre des voyageurs :

« S. A. S. le prince de L... »

Puis il ajoute au prince stupéfait :

— De cette façon, nous conservons l'incognito tous les deux !

On lit dans les annonces d'un de nos journaux : « On demande un domestique sachant traire et soigner un cheval. S'adresser au bureau du journal qui indiquera. »

Madame X..., une bavarde de première classe, vient de mourir.

Voici dans quels termes son gendre a notifié le décès à un de ses amis.

« Ma belle-mère a cessé... de parler, ce matin à sept heures un quart ! »

Corruption électorale sans crainte du gendarme.

Tartempion, fort riche provincial, s'est porté candidat à la députation dans une circonscription dont les électeurs sont très peu nombreux. Il veut absolument être nommé et a trouvé le moyen suivant pour s'assurer la majorité des voix.

Il accoste l'un après l'autre tous les paysans électeurs et se contente de leur dire :

— Je vous parie cinq francs que je ne serai pas nommé !

L'électeur accepte le pari et le tour est fait.

L. MONNET.

VINS DE VILLENEUVE

Amédée Monnet & Fils. Lausanne.

PARATONNERRES

Installations sur constructions de tous genres. Système perfectionné. Grande spécialité; nombreuses références.

L. FATIO, constructeur, à LAUSANNE

Demander à **J.-H. MATILE**, au Petit-Bénéfice, **Morges**, échantillons de ses nouveautés pour robes, jupons, jaquettes et manteaux. Marchandise solide et meilleur marché que partout ailleurs, à qualité égale. Confection pour hommes; draperie, cotons, couvertures, tapis, descentes de lit, etc.

ACHAT ET VENTE DE FONDS PUBLICS

Actions, Obligations, Lots à primes.

Encaissement de coupons. Recouvrement.

Nous offrons net de frais les lots suivants : Ville de Fribourg à fr. 13,50. — Canton de Fribourg à fr. 28,50. — Communes fribourgeoises 3 % différé à fr. 49,25. — Canton de Genève 3 % à fr. 106. — De Serbie 3 % à fr. 88. — Bari, à fr. 59,75. — Barletta, à fr. 47. — Milan 1861, à 39. — Ancienne Milan 1866, à fr. 11,50. — Venise, à fr. 25,75. — Ville de Bruxelles 1886, à fr. 108. — Bons de l'Exposition, à fr. 6,50. — Croix-blanche de Hollande, à fr. 14,50. — Tabacs serbes, à fr. 11,75. — Port à la charge de l'acheteur. Nous procurons également, aux cours du jour, tous autres titres. — J. DIND & Co, Ancienne maison J. Guilloud, 4, rue Pépinet, Lausanne. — Succursale à Lutry. — Téléphone. — Administration du *Moniteur Suisse des Tirages Financiers*.

LAUSANNE. — IMPRIMERIE GUILLOU-DHOWARD.